



HAL
open science

Le premier non-roi

Jean-Pierre Adam

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Adam. Le premier non-roi. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1990, 4, pp.88-99.
hal-03400830

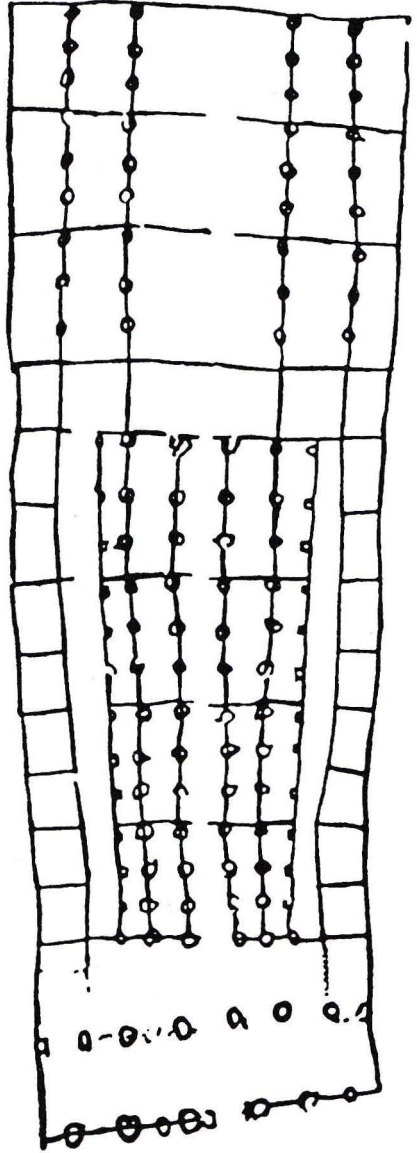
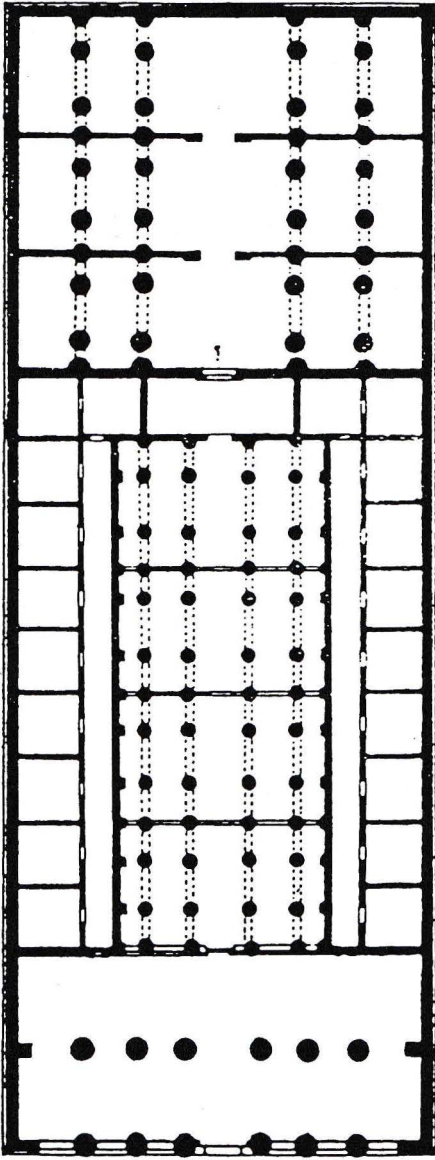
HAL Id: hal-03400830

<https://hal.science/hal-03400830v1>

Submitted on 25 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Plan gravé à la pointe sur un ostracon du Nouvel Empire et son interprétation.
D'après Alexandre Badawi

Le premier NON-ROI

Jean-Pierre Adam

Comme un pâtre est d'une nature supérieure à celle de son troupeau, les pasteurs d'hommes, qui sont leurs chefs, sont aussi d'une nature supérieure à celle de leur peuple. Ainsi raisonnaient, au rapport de Philon, l'empereur Caligula, concluant assez bien de cette analogie que les rois étoient des dieux, ou que les peuples étoient des bêtes.

J.-J. Rousseau, *Du contrat social*

*N'est-il point question de dorénavant remplacer les classiques sépultures par d'immenses bocaux en cristal remplis d'alcool, au sein desquels flotteraient, pour l'éternité glorieuse, les **corpses**, comme disent si bien les Anglais, de nos grands hommes. Le grand défaut du Panthéon, tel qu'il existe actuellement, c'est son manque absolu d'intérêt.*

Alphonse Allais, *Le Panthéon posthume*

C'est pourtant en servant l'ennuyeuse vanité postume de son roi, qu'un homme simple put entrer dans l'Histoire et s'approprier la gloire destinée à son maître. Laissez-moi, fugitivement, vous en conter l'anecdote.

Si notre connaissance des grandes lignes de l'Histoire est aussi cohérente sur presque cinq millénaires, nous le devons, et c'est une évidence dont la banalité estompe l'importance, à la plus noble conquête de l'homme, très loin devant le cheval : l'écriture. Les trois nécessités, tout aussi évidentes, justifiant d'avoir abouti à cette invention fondamentale, peuvent être sériées comme suit : la matérialisation de la mémoire, la transmission dans le temps et l'espace du message parlé, et la rédaction de cet article. Ainsi, la mémoire, faculté intellectuelle partagée au plus haut niveau par l'être humain (*sapiens sapiens*)

et par certains proboscidiens (particulièrement *Elephas indicus*), accomplissait cet exploit paradoxal, d'abandonner son état, inexprimable entre tous, de concept abstrait, pour devenir à volonté un enregistrement graphique, perceptible par tous ceux qui avaient consenti à un effort de scolarisation juste suffisant pour être élevé à la dignité d'alphabétisé.

Si le coureur de Marathon, trop essoufflé pour fournir à sa conférence de presse le récit circonstancié que l'on était en droit d'attendre d'un correspondant de guerre consciencieux, put se contenter de lâcher dans un râle le premier vers de l'hymne désormais célèbre : « On a gagné ! » (mi-mi-si-mi) en agitant un toupet végétal, l'Histoire a d'autres exigences, quantitatives et qualitatives, que, seule, l'écriture est apte à lui donner.

Deux exemples, l'un de tradition orale, l'autre de source écrite, peuvent balayer les doutes des derniers sceptiques : entre la mémoire collective transmettant à travers les siècles, mais combien ? la recette du bifteck tartare attendri sous la selle, met favori des Huns, et la date et l'heure de l'éruption du Vésuve rapportée par Pline le Jeune dans sa lettre à Tacite (VI, 16 et VI 20) (*Nonum Kal. Septembres hora fere septima...*) (cher lycée Janson-de-Sailly, cher Gaffiot, comme vous êtes loin), le lecteur aura saisi ce qui sépare les brumes indécisées de l'anecdote sortie de l'Histoire, sans aucun lien avec les lieux ou le temps (hormis une astucieuse préparation culinaire), de la stricte ponctualité déterminant l'événement avec rigueur.

Dans les faits rapportés par l'Histoire, c'est, bien entendu, l'événement déterminant, ou jugé tel, qui est consigné, accompagné du nom de celui ou de ceux -car il est bien rare dans notre monde de pugilistes de pouvoir dire : de celles qui en furent les auteurs ou les acteurs. A parité avec les noms de rois, les premiers documents écrits dus à l'humanité (et à qui donc pourraient-ils donc être dus ? car qui considérerait comme telle l'écriture du lombric dans l'argile molle ?) nous donnent les noms des dieux et, bonne conscience intéressée, ceux des déesses, associés aux récits de leurs exploits, de leurs interventions amoureuses ou belliqueuses dans la vie des hommes, ou impliqués dans des demandes de protection résumées à l'époque moderne par la formule, sobre et directe, de : « Gott mit uns ».

De ces documents, consignés dans la pierre, confiés à l'argile ou au papyrus, longtemps monopoles des scribes au service du pouvoir et du culte, pouvons-nous extraire, parmi les plus anciens, le premier nom propre qui ne soit ni celui d'un lieu, ni celui d'un dieu, ni celui d'un roi ? En termes républicains (Elisabeth et Baudouin me le pardonnent), connaissons-nous le nom du *premier citoyen de l'Histoire* ?

Après cette année qui a vu concélébrer, et à juste titre, le centenaire des trente-cinq ans d'Alphonse Allais et le bi-centenaire de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen (deux entités mâles dont la singularité distinctive, à ma grande honte, m'échappe), il revenait à un support de la pensée du niveau

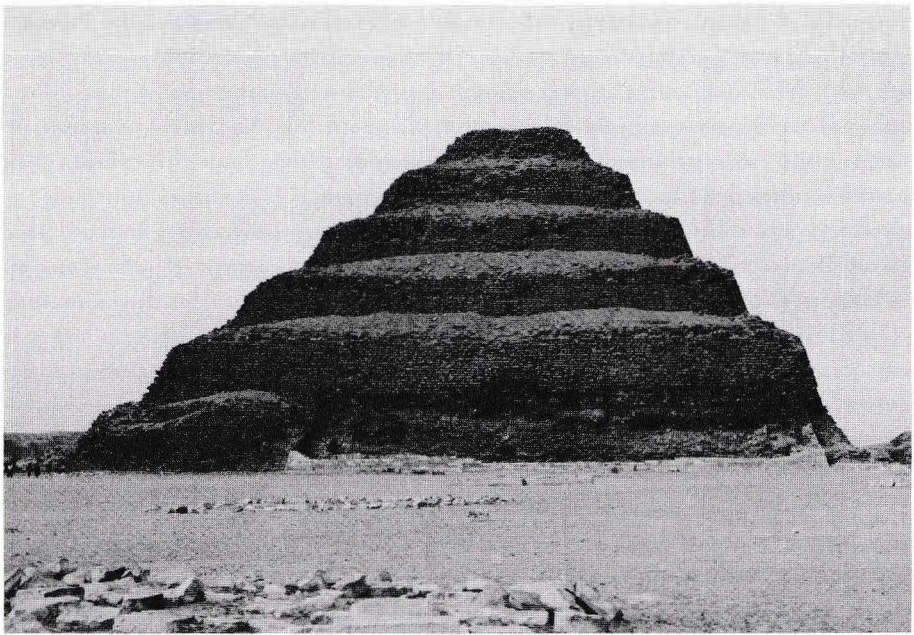
d'*Alliage*, de réserver quelques lignes de réflexion introspective à l'identification et au poids historique de ce premier quidam, sujet auquel cette gazette est d'autant plus sensible qu'elle ne compte aucun roi dans son comité de rédaction et, que s'il s'y trouve un dieu, il y mène la vie discrète et rangée d'un passant de l'Histoire.

Bien qu'ayant quelque présomption, dictée par une légitime vanité familiale, sur l'identité de ce citoyen princeps et sa fonction, présumée, de gérant d'une salle de spectacle au nom évocateur, les travaux rigoureux devant me permettre l'établissement d'un arbre généalogique sans lacune se sont heurtés, hélas assez précocement, à une vacuité d'information, laissant subsister un vaste *no man's land*, au sens britanniquement vide du terme, entre un hexaïeul, valet de ferme dans un village lorrain, et les lointains et inséparables Sem, Cham et Japhet, qui aidèrent si efficacement leur papa à réaliser son périple zoologique ; étape en deçà de laquelle le courant vers le premier opéré du thorax eût été aisé à remonter.

Ayant ainsi, selon une métaphore de circonstance, scié la branche généalogique sur laquelle j'étais assis, et, sans rien laisser paraître d'une cependant vive déception, j'ai repris les investigations vers ces contrées ensoleillées où l'écriture a laissé ses premiers messages. Chemin faisant, en remontant le cours du temps, selon une jolie formule dont je crois bien avoir la primeur, on rencontre dans le monde antique, grec et romain, des inscriptions funéraires innombrables, qui nous font croiser, loin des tumultes politiques, ces personnages de la rue qui se sont glissés dans l'Histoire avec discrétion, tandis qu'à côté d'eux et au dessus d'eux, les dieux, les rois et les généraux jalonnaient, avec un éclat qui n'est pas toujours celui de l'esprit, cet itinéraire cahotique que nos manuels scolaires résumant en caractères lipidiques au bas de leurs chapitres.

Mais quittons ce monde romain, trop proche et trop grouillant de citoyens, pour satisfaire mieux à l'intitulé de cet essai, et remontons plus loin, en écartant avec prudence les textes légendaires et mythologiques, pour ne sélectionner, avec une pointe d'arbitraire, explicable par l'attrait du personnage, que le seul nom d'Imhotep.

C'est, en effet, en Égypte que semble devoir s'interrompre l'enquête ; l'Égypte où, condition essentielle, l'écriture est déjà présente trois mille ans avant notre ère et où le roi Djoser, maître du pays vingt-six siècles avant César, marque son règne d'un fait majeur, qui, chose rare, n'est ni une victoire, ni une défaite, mais un fait culturel et technique, s'inscrivant, comme la genèse de l'écriture, dans la voie dorée des conquêtes de l'intelligence : la naissance conjointe de l'art monumental et de l'architecture de pierre. Certes, il convient de tempérer une annonce aussi péremptoire, génératrice d'images trop simples, comme le serait celle de la pile nucléaire succédant au feu de bois le temps d'un mandat présidentiel, en rappelant que les peuples du néolithique érigeaient déjà des mégalithes et amoncelaient des cairns, et que l'architecture égyptienne elle-même



La pyramide de Djoser à Saqqarah, le premier monument du vertige.
Le mastaba initial est visible à la base de la structure.

Photo : J.-P. Adam

élaborait lentement son art depuis le début du millénaire ; mais nulle part, et à aucun moment, l'architecture ne surgit, aussi admirable et aussi technique qu'elle ne le fit durant le règne de ce souverain.

Si Djoser fut le jalon historique de ce bouleversement, lequel nous vaut aujourd'hui de pénétrer dans le Louvre en nous introduisant dans les entrailles d'un pentaèdre incomplet de verre et de métal, le cerveau et l'artisan de cette ère nouvelle fut Imhotep, premier architecte et premier citoyen, dont le nom figure aux côtés de celui d'un roi, en équivalence et même, comme le prouve le respect dont il fut l'objet, avec plus d'éclat que celui-ci.

Avant d'esquisser le portrait de ce roturier hors du commun, et afin de satisfaire aux impératifs de l'Histoire, il est raisonnable de présenter son bienfaiteur pour la postérité, celui qui eut le bon goût de le choisir afin de lui confier la réalisation de son tombeau, ce signal royal, cette première merveille, qui honore plus son créateur que son destinataire, qu'une succession de hasards tenant du prodige nous valut d'admirer plus de quatre mille six cent ans après son édification.

Comme la plupart des souverains d'Égypte, le roi Djoser est connu sous plusieurs noms : sur ses propres monuments, il se fait appeler l'Horus Nethiery-Khet ; les rois, en effet, ne se contentaient pas alors du simple droit divin de nos discrets Capétiens, ils étaient l'incarnation terrestre d'un dieu-faucon, Horus, céleste et étincelant, et portaient donc son nom accolé au leur. Son appellation de Djoser, la plus connue, n'apparaît que dans des textes de la XI^e dynastie, tandis que l'historien égyptien Manéthon le nomme, à l'époque hellénistique, Néchéréphès et fait de lui le fondateur de la III^e dynastie. Ce sont les pèlerins et voyageurs de l'Antiquité qui ont permis l'identification de Djoser sous ses différentes appellations, comme ce fut le cas pour les autres souverains, en gravant différents noms sur les monuments qui lui étaient attribués.

Nous savons encore de lui que ce promoteur de l'architecture régna d'abord à Thinis, ville de la rive orientale du Nil, en Haute Égypte, située face à Abydos, sa nécropole, où il fit précisément commencer l'édification de son tombeau. Ce projet, toutefois, n'eut pas d'aboutissement, car les impératifs stratégiques et politiques conduisirent Djoser à s'installer au nord du pays, à Saqqarah, site près duquel devait se développer Memphis, et où se trouvait une puissante forteresse de briques aux murs enduits de plâtre, que l'on nommait le «Mur blanc». C'est une fois installé définitivement dans sa nouvelle capitale, que Djoser confia à Imhotep la conception de son monument funéraire. En prenant ainsi de son vivant une telle décision, le roi, imité en cela par les souverains et grands personnages qui lui succédèrent, s'assurait d'abord de l'achèvement d'un mausolée ostentatoire autant qu'indispensable au confort de sa vie éternelle et, pour la suite des temps, d'une vénération posthume ; deux honneurs auxquels il n'aurait peut-être pas droit s'il ne veillait lui-même à leur préparation.

Par une extraordinaire bonne fortune, nous avons la certitude que l'architecte choisi par ce très lointain souverain de la très lointaine Égypte n'est pas le héros

d'une légende ou d'un cycle mythologique créé au fil des siècles, grâce à une mention unique, portée sur le socle d'une statue de Djoser, dont seuls subsistent les pieds, découverte sous la colonnade édifiée à l'entrée de l'ensemble funéraire de Saqqarah. (Signalons que cette statue ne doit pas être confondue avec une autre, plus célèbre car intacte, figurant également le roi Djoser, retrouvée, elle aussi, par Jean-Philippe Lauer, dans une chapelle adossée à la pyramide à degrés sur son côté nord. (Cf. J.-P. Lauer, *Histoire Monumentale des pyramides d'Égypte*, I, les pyramides à degrés, Le Caire, 1962).

L'inscription, visible sur la face frontale du socle de la statue brisée, porte, en son centre, encadrée, sur sa gauche, par un «pilier djed», symbole solaire et isirien, associé au «nœud d'Isis», dont deux figurent sur la droite, la sobre mention de «*Nethiery-Khet, roi de Basse-Égypte, Sénouï*» (titre vraisemblablement attachée à la monarchie de Basse-Égypte). Sur la gauche du socle, partiellement mutilé, on lit, et ce fut là une source d'étonnement considérable pour les archéologues, le nom et la titulature, beaucoup plus riche, de l'architecte du lieu : «*Chancelier du roi de Basse-Égypte, premier après le roi de Haute-Égypte, administrateur du grand palais, noble héréditaire, Imhotep, voyant d'Héliopolis, constructeur, sculpteur et fabricant de vases*» (trad. Alain Zivie).

De ce texte, il est possible d'extraire quelques précisions autorisant une meilleure saisie du personnage ; ainsi, Imhotep est qualifié de «chancelier», ce qui, très explicitement désigne «celui qui porte le sceau». Cette fonction est bien distincte de celle de ministre, exprimée par le mot *Tjaty*, absent de ce texte et que nous traduisons par le terme arabe de «vizir». Par contre, la formule «le premier après le roi de Haute Égypte», pose un problème de fonction plus discutable ; certains y voient une fonction ministérielle désignée métaphoriquement, d'autres, une marque honorifique attachée à la renommée du personnage, sans correspondance avec un poste politique. Le titre de «voyant d'Héliopolis», formule désignant le grand-prêtre, est un honneur de poids, si l'on songe qu'Héliopolis - nom grec d'une ville sainte, située au nord-est de Memphis (donc au nord du Caire) -, nommée par les Égyptiens *Ioun*, était vouée au culte du dieu solaire Rê-Atoum et qu'elle fut à l'origine du caractère solaire donné à la monarchie égyptienne. Il est, du reste, logique de penser que les édifices du culte élevés à Héliopolis par Djoser, furent conçus par Imhotep.

Les deux fonctions d'architecte et de prêtre ne procèdent pas d'un simple cumul honorifique ou pécuniaire, comme il en fut sous notre ancien régime, époque où l'on pouvait être abbé, voire cardinal, sans être prêtre ; il y avait, dès la haute époque de l'Égypte, une étroite association, une identité même, entre l'architecture et le sacré. Ainsi, le mastaba, premier témoignage durable de l'architecture égyptienne, contenait une chapelle ; il était donc une demeure et un sanctuaire et, à partir précisément d'Imhotep, la pyramide fut accompagnée d'un, puis de plusieurs temples. Le temple lui-même, dès que nous en avons

connaissance, est conçu à l'image de l'univers, et cette assimilation devint telle avec le temps que, par la suite, c'est la même formule qui désigne le plan du temple, c'est-à-dire à la fois le document et la réalisation de l'architecte, et sa définition théologique. Il est honnête de dire, toutefois, que les plus anciens temples dont nous ayons pu reconnaître le plan sont funéraires ; tant à Saqqarah qu'à Gizeh, le premier temple «divin» que nous ayons retrouvé est le temple solaire de Niouserré, édifice gentiment et anatomiquement nommé «*Gloire du cœur de Rê*», élevé au nord de Saqqarah par ce roi de la v^e dynastie. Par ailleurs, et bien qu'il y eût des villes et des palais, il apparaît bien que l'architecture ait toujours privilégié le sacré en assurant aux temples et aux tombes une quasi-éternité. Retenons, toutefois, que l'association des deux fonctions d'architecte et de prêtre n'avait rien de systématique, elle s'inscrivait simplement, pour certains individus particulièrement brillants, dans une logique fonctionnelle et sacrée.

Enfin, la dernière désignation de l'inscription, qualifiant Imhotep de «*constructeur, sculpteur et fabricant de vases*», doit être entendue avec la signification de maîtrise de ces techniques en tant que «maître d'œuvre» ; en d'autres termes, elle désigne bien l'architecte, «maître» des constructeurs, des sculpteurs et des fabricants de vases, c'est-à-dire de tous les corps d'État intervenant dans la réalisation technique et la décoration d'un monument.

Une dernière information, d'ordre onomastique, achève ce que nous savons du personnage grâce à la dédicace de cette statue de Djoser, lui donnant plus de lustre encore, bien qu'il s'agisse là d'une prédestination forcée due au choix affectueux de ses parents ; en effet, le nom d'Imhotep, déclaré par son père auprès de l'état civil dans les délais légaux, suivant la naissance de l'alors jeune poupon, signifie «*celui qui vient en paix*».

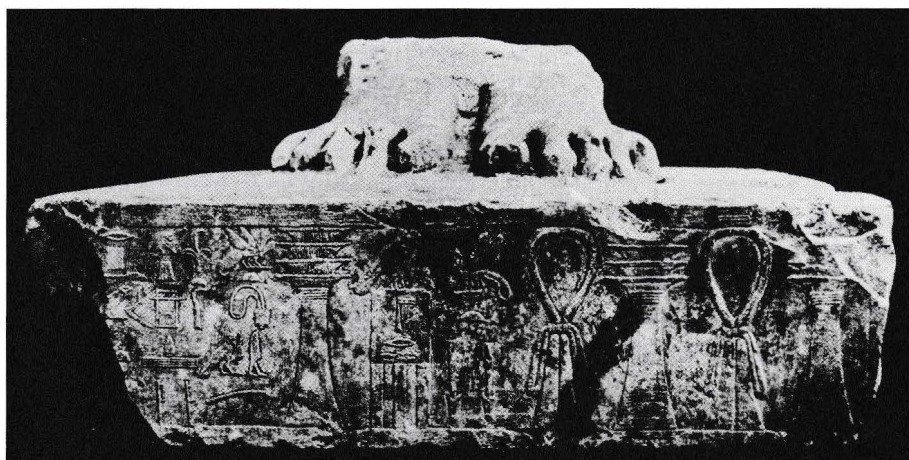
Cette unique, et essentielle, inscription, plaçant ainsi un mortel commun des mortels au côté de son roi divin, dans le sanctuaire dont il était l'auteur, représente, on le conçoit, pour une aussi haute époque de l'Histoire, un fait exceptionnel, certes, les titres et fonctions énumérés font le sujet particulièrement brillant, et ce citoyen, bien loin d'être un humble fellah, dut se distinguer par des qualités justifiant la reconnaissance du monarque, le respect des générations et le droit de pénétrer dans l'Histoire. Il n'est peut-être pas indifférent de souligner que ce choix se soit porté sur un architecte et non, comme on eût pu le croire, sur un général ; c'est l'homme qui bâtit, celui qui abrite, mais aussi celui qui réalise d'autres objets d'admiration que ceux de la nature et qui les rend impérissables, qui fut élu. L'Égypte, mère de toute civilisation, nous a donné là, dès son adolescence, une leçon d'humanisme, laissant nos deux premiers héros hexagonaux et musclés, Vercingétorix et Clovis, bien piétres.

Il convient par ailleurs, juste conséquence des mérites du personnage, d'alourdir les honneurs dont il fut gratifié, en ajoutant qu'il fut, posthument, donc

à son corps défendant, rangé dans la catégorie sociale, fort enviée, des dieux, distinction qui porte, on s'en doute, un coup rude à l'éventuelle modestie dont nous aimerions le gratifier. Précisons que cette promotion divine fut le fait de ses concitoyens de la tardive époque saïte, lesquels, ayant réuni leur pays au VII^e siècle avant Jésus-Christ, après qu'il eut connu bien des désordres (quelque deux mille ans après Imhotep), se complurent à retrouver leurs racines dans un archaïsme vénérateur, affectant aussi bien l'art que la religion et eurent, pour ce faire, besoin de modèles édifiants et stimulateurs. Ainsi, Imhotep, premier héros de l'Égypte, était jusqu'à cette époque simplement et dignement honoré comme mortel, en tant qu'architecte mais aussi comme écrivain et comme sage ; c'est la raison pour laquelle les scribes, avant de commencer leur travail, versaient quelques gouttes de leur godet à la mémoire et en hommage à celui qu'ils considéraient comme un illustre maître ; geste touchant et riche d'une confraternité dont aucun souverain ne bénéficiera jamais. Or, soucieux de se donner, tels les Américains des années quarante, des super-héros, les Égyptiens de l'époque saïte transformèrent l'humanité et la personnalité d'Imhotep et en firent un fils de Ptah, dieu memphite inventeur de toutes les techniques et protecteur des artisans et des bâtisseurs. Dès lors, l'architecte de Djeser entra dans le club des dieux et ne devait plus le quitter. En effet, les héritiers d'Alexandre, devenus maîtres de l'Égypte sous le nom de dynastie ptolémaïque, dans une grande confusion syncrétique, firent du créateur de l'architecture égyptienne un dieu guérisseur, qu'ils nommèrent Imouthès, et dont le sanctuaire le plus fameux, installé à Saqqarah, qualifié d'Asklépiéion, du nom de leur dieu de la médecine, Asklépios, fut fréquenté, jusqu'à la fin de l'époque romaine, par tout ce que l'Égypte comptait de malportants, de boiteux et de niais.

Par un second privilège, dû à une bonne entente entre les dieux, l'inscription de la statue n'est pas le seul témoignage de l'existence d'Imhotep, puisque, mieux encore, l'essentiel de ses réalisations architecturales nous est parvenu, mis en lumière par les travaux conduits par Jean-Philippe Lauer à Saqqarah. Il n'est pas inutile d'en résumer la genèse.

Jusqu'à l'époque du roi Djeser, les inhumations des grands personnages de la région memphite se faisaient dans des puits funéraires, recouverts d'un édifice au profil trapézoïdal, auquel les Arabes donnèrent le nom de «mastaba» (banquette). Ce monument matérialisait la demeure du défunt et possédait, sur son côté est, une fausse porte sur laquelle s'inscrivait le nom et les qualités de celui qui s'y trouvait inhumé. Cette formule simple connut une évolution pratique avec le temps ; ainsi, le massif plein fit place à une, puis à plusieurs pièces, accessibles aux vivants, aboutissant à un étroit local, le serdab (mot arabe signifiant «couloir»), enfermant la statue funéraire et ne communiquant avec la salle d'offrandes voisine que par une étroite ouverture laissant passer les fumées cérémonielles parfumées.



Socle de la statue brisée du roi Djeser, trouvée à Saqqarah.
La dédicace d'Imhotep occupe la surface de gauche, limitée par un "pilier djed".
Photo : J.-Ph. Lauer

La tombe édifée à Saqqarah par Imhotep pour son souverain, fut donc un mastaba, remarquable par son revêtement de pierres bien ajustées et par ses dimensions considérables : soixante mètres de côté et près de neuf mètres de hauteur. Toutefois, cette masse imposante, recouvrant un vaste puits, profond de vingt-huit mètres, donnant accès au caveau et aux magasins, fut, avant même le décès du roi, jugée insuffisante en raison de la nécessité d'aménager plusieurs puits et galeries supplémentaires, destinés aux membres de la famille royale.

Il fallut alors accroître la surface et le volume du mastaba afin de couvrir ces nouvelles installations. Le règne de Djoser se prolongeant, celui-ci, peut-être sur les sornois conseils de son architecte qui se sentait en pleine phase créatrice, estima peu représentative de sa majesté cette gigantesque tourte, par ailleurs peu visible à distance dans le moutonnement du désert, et pria Imhotep de lui «arranger ça, façon Christ du Corcovado» (la citation, toutefois, offre de fortes chances d'être apocryphe). Celui-ci eut alors l'idée d'empiler les uns sur les autres (je résume), avec l'aide de quelques robustes gaillards, quatre mastabas, enveloppant complètement l'ouvrage initial ; on vit alors s'élever en bordure du désert le premier grand monument de la planète : une pyramide à degrés, haute de quarante mètres, dont Imhotep n'eut aucune peine à convaincre Djoser que le profil insolite en gradins, loin d'être une simple et banale multiplication de la forme du tombeau, symbolisait remarquablement l'escalier qu'emprunterait, après sa mort, son *ka*, pour s'élever jusqu'à Rê son auguste père

Djoser, s'il fut satisfait de l'explication et accepta le principe ascensionnel, estima cependant l'escalier trop court et déclara que, parti en si bonne voie, Imhotep pouvait lui monter l'échelle et donner au tombeau une valeur de signal plus impressionnante. Soucieux de satisfaire un client assurant avec autant de complaisance l'avenir de son cabinet et lui garantissant une réputation de très longue durée pour peu qu'il rendît l'édifice inusable, Imhotep s'exécuta de nouveau. Il extrapola son idée gradinogène pour monter une pyramide, constituée cette fois de six degrés, recouvrant la précédente et culminant à soixante mètres du sol, ce qui la rendît visible sans peine depuis la rive orientale du Nil lui faisant face et constituait véritablement, comme le dira beaucoup plus tard Philon de Byzance, l'auteur des *Sept Merveilles du Monde*, une «montagne entassée sur une montagne».

En dépit de la richesse que représentent les monuments de Saqqarah et l'inscription de la statue de Djoser, nous ne possédons aucune information sur les méthodes de travail de cet architecte, pas plus que sur celles de ses confrères des générations suivantes ; il nous faut attendre l'abondance documentaire du Nouvel Empire, sous la forme de peintures et de reliefs mais également de papyrus écrits et dessinés, pour nous faire une idée de ce qu'était la conception et la réalisation des monuments sur les rives du Nil.

Pour préparer l'exécution d'un relief, d'une statue ou d'un monument, l'archi-

tecte dessinait des plans, sous les différentes faces nécessaires, avec un fin pinceau trempé dans une encre noire ou rouge, sur un papyrus quadrillé, permettant une lecture aisée des proportions et des dimensions et leur transcription à l'échelle d'exécution. D'autres supports étaient utilisés, tels les ostraca, c'est-à-dire des fragments de céramique sur lequel il était coutumier d'écrire ou de graver avec une pointe, documents portant des esquisses, ce matériau de rebut servant de papier brouillon, voire des plans cotés qui sont souvent des relevés par l'architecte devant un monument appelé à lui servir de modèle de référence. Enfin, les textes nous donnent des descriptifs d'une grande précision, tant sur la conception des édifices que leurs dimensions et leur destination, et l'organisation des chantiers, avec des précisions quantitatives sur les ouvriers et les matériaux (cf. papyrus Anastasi)

Imhotep et ses successeurs, les bâtisseurs de pyramides de la IV^e et de la V^e dynastie, furent-ils les initiateurs de ces méthodes graphiques précises ? On est en droit de le penser, en raison de l'élaboration des formes prises, dès Saqqarah, par l'architecture, mais il n'en demeure pas moins que la formation aux techniques graphiques et à leur interprétation restait embryonnaire et c'est la raison assurée pour laquelle l'architecte de Khéops crut devoir faire exécuter, creusée dans la roche du plateau de Gizeh, sur le chantier même de la Grande Pyramide, une maquette en grandeur réelle des galeries internes, dont les dispositions dans l'espace étaient trop difficilement exprimables pour les contremaîtres et tailleurs de pierre chargés de leur réalisation.

En amont de ces merveilles que sont Karnak ou les pyramides de Gizeh, demeure Imhotep, le génial créateur de l'architecture, le premier personnage parvenu à s'imposer à l'Histoire sans auréole, sans couronne et sans arme, «celui qui vient en paix», celui qui a donné aux hommes la possibilité, pour la première fois, d'avoir le vertige du haut de l'une de leurs œuvres, celui qui a ouvert la voie royale conduisant à Manhattan, en passant par Angkor et Amiens, et dont le nom et l'œuvre ont franchi paisiblement les millénaires.